

*Extrait du rapport de M. Ossaye sur son voyage agronomique à l'honorable M. Evanturel, Ministre de l'agriculture et de la colonisation.*

“ Je ne puis m'empêcher de vous signaler, monsieur le ministre, comme digne de toute la sollicitude du Gouvernement, la ferme-école de Ste.-Anne, dirigée par le Rév. M. Pilote.

“ Au point de vue de la science agricole, c'est un oasis au milieu du désert.

“ Certainement la nature a fait beaucoup pour ce site pittoresque et ce sol fécond, mais l'énergie, la persévérance et le talent de M. Pilote, ont fait plus encore. Voilà une institution appelée à rendre les plus grands services au pays.....”

## CORRESPONDANCES.

(Pour la Gazette des Campagnes.)

Rimouski, le 1er juillet 1862.

M. le Rédacteur,

Admettez-vous sur votre feuille si pleine d'intérêt pour le cultivateur canadien, quelques observations dont j'ai été frappé d'une manière toute particulière, dans un récent voyage à travers les campagnes de la rive sud du St.-Laurent, depuis Rimouski à Québec.

La sécheresse, dont les effets désastreux se sont fait si péniblement sentir cette année, en interceptant toute communication de la nourriture avec les racines des plantes, a arrêté presque entièrement la végétation, surtout dans les terres argileuses et compactes, durcies depuis nombre d'années par une culture insuffisante, et a enlevé à beaucoup de cultivateurs l'espérance si douce d'une récolte abondante.

Dans plusieurs paroisses, de chaque côté de Ste.-Anne, on voit des champs en grand nombre, où le grain clair ne s'élève qu'à quelques pouces au-dessus d'un sol sec et aride ; d'autres, où la semence semble attendre encore l'humidité pour germer. Mais quand le printemps des plantes, comme celui de l'homme, s'est écoulé sans la rosée du ciel, à la moisson le père de famille ne trouve dans son champ que de l'herbe sans fruit. Là, ce sont des troupeaux qui cherchent presque en vain leur nourriture dans un maigre pâturage, et semblent disputer aux rayons du soleil l'herbe qui à peine verdit la terre. Quelque fois leur maigreur extrême témoigne de leur longue souffrance.

Mais au milieu de ce tableau qui se déroule et fuit pour le voyageur avec la rapidité des chars, et ne laisse que de pénibles sentiments, surgit comme un oasis au milieu des déserts, de vertes pièces de grains, des champs de foin rougis de trèfle en fleurs, des pâturages abondants où paissent des troupeaux de vaches grasses, aux pis gonflés de lait, des légumes de toutes espèces, des pois en fleur s'élevant au moins trois pieds au-dessus du sol, des jardins et des vergers où les fleurs épanouies et les fruits naissants font un aimable contraste ; et au-dessus desquels, comme un ange tutélaire descendu des cieux, et se reposant sur la pointe d'un rocher, domine une belle madone, blanche statue de la Reine du ciel. Ces champs, ces pâturages, ces jardins, ces vergers environnent le collège de Ste.-Anne, qui s'élève et se dessine majestueusement au milieu de cette verdure, sur une colline à double côteaux ; monument dû au zèle religieux et patriotique de prêtres saints dont le souvenir vivra aussi longtemps qu'une goutte de sang coulera dans des cœurs canadiens.

Si je ne puis écrire ces quelques lignes sans que de douces larmes inondent mes paupières, c'est que j'ai vécu quelques années à Ste.-Anne, dans cet heureux asile, témoin des premières joies de l'intelligence ; c'est que je l'ai aimé et que je l'aime encore, et qu'un jour passé à l'ombre de ses bocages, à revoir, après une longue absence, sa bibliothèque, sa galerie des grands hommes, sa chapelle vénérable où semble retentir encore au fond de l'âme ce chant d'adieu au bonheur, “séparons-nous,” ses longs et silencieux corridors, rappelle bien des vieux souvenirs.

Mais la bénédiction du ciel est-elle tombée en rosée abondante autour de cet asile des vertus ? On pourrait le croire en voyant la puissante végétation qui l'environne, si depuis quatre ans

une modeste institution, sous le nom d'École Agricole, n'était là pour révéler le secret de ce mystère ; véritable providence du peuple canadien : cette institution, néanmoins, comme toutes les grandes pensées utiles à l'humanité, est destinée à produire ses premiers fruits au milieu des luttes, des difficultés et de l'indifférence du peuple, car l'homme est devenu tellement irraisonnable qu'il repousse d'une main le bien qu'il voit pour retenir, de l'autre, le mal dont il ne veut plus. Cependant la nature n'a pas changé ses lois pour donner aux champs du collège Ste.-Anne des produits abondants qu'elle a refusé aux champs voisins ; seulement le cultivateur, à l'aide de l'étude et de l'intelligence, a trouvé le moyen de retenir dans le sol l'humidité nécessaire à la végétation, pendant que les sources du ciel lui étaient fermées. Il avait observé qu'un sol profond et meuble possédait la propriété de retenir longtemps l'humidité, et que les racines des plantes pouvaient facilement y pénétrer plus avant que les rayons desséchants du soleil, et puiser tranquillement à leur abri, l'eau fraîche et la nourriture qui, en remontant par les canaux intérieurs de la plante, allaient la rafraîchir, la désaltérer et l'alimenter. Alors il s'est dit, ce sol compact qui n'admet pas les racines, et sur lequel s'écoulaient les eaux de la pluie sans le pénétrer, il faut l'ameublir profondément ; il l'a fait, et voilà les grains qui désient la sécheresse. Il avait compris, ce qui n'est pas un mystère, que pour avoir du foin et du trèfle il faut en semer de la graine ; il l'a fait, et, après les céréales, les champs se couvrirent de trèfle et de foin, sans attendre que les racines échappées à la charrue et à la herse se soient multipliées par l'action du temps. Il sait qu'une nouvelle plante n'est pas une nouvelle création, mais une transformation des éléments de la nature, et il a fourni à son champ, sous forme d'engrais, de la matière à élaborer, et ses produits sont devenus abondants. Comme chaque espèce de plante demande au sol une proportion plus ou moins grande de substances différentes, à une sorte de récolte, il en a fait succéder une autre, et la terre n'est jamais demeurée stérile.

Si toutes les sciences produisaient toujours des fruits aussi beaux que la science agricole, l'homme serait plus heureux et la société plus sage.

L'ARBRE DE LA VALLÉE.

Nous espérons que *L'Arbre de la Vallée* laissera tomber de temps à autre, sur notre terrain, de ses fruits délicieux. Qu'il en soit persuadé, nous les recueillerons toujours avec empressement pour l'avantage de nos lecteurs.

(Extrait d'une lettre reçue de Chicoutimi.)

Cet extrait réjouira tous les vrais amis de la colonisation, et leur sera une preuve évidente que les forêts du Saguenay, si étendues et si riches, fuient rapidement devant le nombre et l'énergie des colons. Nous prions notre correspondant de nous continuer de favoriser la *Gazette des Campagnes*, pour le bien de ses lecteurs, de ses connaissances sur le progrès de la colonisation au Saguenay.

Monsieur,

Jugeant qu'un petit compte-rendu sur le Saguenay d'aujourd'hui vous ferait plaisir, je m'empresse de vous le faire parvenir.

Commençons par la population qui atteint aujourd'hui le chiffre de 12,000 âmes. C'est donc un joli comté, qui, avec sa population exclusivement canadienne, a huit paroisses dont chacune a son curé, son église, sa fabrique, son conseil municipal, et sa commission d'école. Chicoutimi, le chef-lieu actuel, en sera bientôt la ville capitale, nous l'espérons. Les éléments de la future cité sont déjà sur les lieux, un magnifique palais de justice, une prison, un shérif, deux avocats résidents, un géolier, un grand connétable, et enfin une douzaine de marchands ; ajoutez encore cette magnifique rivière qui amène ici les navires de toute la terre. Avec tout cela, ce sera encore longtemps une ville de madiers de rejet. Mais peu importe, notre sol fertile, le climat salubre et la grâce de Dieu nous donnent assez d'espoir d'augmenter en nombre et en valeur ; ajoutez-y nos immenses forêts qui nous procureront pendant longtemps encore, chaque année, l'or de la vieille Europe, et nous voilà, à l'unisson au moins, avec le reste du pays. C'est la réalisation de cet avenir qu'un historien